

UNE APPROCHE DE SIMONE WEIL

Lorsqu'on aborde la pensée de Simone Weil, la principale difficulté qu'on rencontre réside dans le fait que cet auteur n'a presque rien publié de son vivant et que la plupart de ses écrits sont inachevés, sous forme de notes, de pensées... De là naît ce sentiment de gêne que l'on éprouve à parler de la «métaphysique» de Simone Weil, alors que cette métaphysique est plutôt suggérée et pressentie que définie et explicitée. De là aussi résultent cette émotion et cette joie que l'on ressent à découvrir la pensée d'un être dans son jaillissement même et à sympathiser avec son intuition profonde.

Simone Weil naquit à Paris le 3 février 1909 au sein d'une famille bourgeoise israélite. Son enfance eût pu être calme et heureuse, son adolescence sans heurts. Mais l'enfant eut très tôt conscience de la misère et du malheur d'autrui. On raconte que, des l'âge de six ans, elle se privait de sucre pour l'envoyer aux soldats sur le front, qu'un peu plus tard, elle refusait de se vêtir chaudement en pensant aux malheureux.

Très tôt, la petite fille manifeste des aspirations sociales: elle s'intéressa même aux questions politiques. A onze ans, elle «était communiste».

Douée d'une intelligence très précoce, elle fit des études brillantes. A dix-neuf ans, elle fut reçue à l'école Normale Supérieure, à vingt ans, agrégée de philosophie. Dans la classe de préparation à Normale, elle avait suivi les cours d'Alain. Ce philosophe exerça sur elle une profonde influence qui devait demeurer toute sa vie.

Déjà à cette époque, de fortes migraines l'épuisaient; elles ne la quittèrent jamais par la suite. En outre, son adolescence fut tourmentée par l'angoisse métaphysique, la mise en question des grands problèmes de la vie, de la souffrance et de la mort. A un certain moment, l'idée de suicide effleura même son esprit. Elle était agnostique et presque hostile à la religion, quelle qu'elle soit.

La nouvelle agrégée fut nommée au lycée du Puy. C'est alors que commencèrent ses expériences sociales qui l'ont marquée si profondément et qui se sont intégrées dans sa métaphysique. Comme le fait remarquer le Père Perrin, ce sont même plus que des expériences et presque des incarnations.

Dès son arrivée au Puy, Simone Weil distribua aux ouvriers une partie de son traitement, se contentant pour vivre d'une somme équivalente à l'allocation de chômage. Elle se rendit à Saint-Etienne, aux réunions des syndicats, partagea

¹ WEIL, Simone — *La condition ouvrière*, Paris, collection Espoir nrf, Gallimard, 1951, p. 9.

² *Idem*, p. 11.

les loisirs des travailleurs, fit siens leurs intérêts. Elle était aimée et estimée de tous ses camarades ouvriers.

Sur cette période de sa vie, nous avons le témoignage d'Albertine Thevenon qui nous décrit son activité dans l'Avant-Propos de *la Condition Ouvrière*.

Elle cite cette réflexion d'un ouvrier à l'annonce de la mort de Simone Weil: «Elle ne pouvait pas vivre, elle était trop instruite et elle ne mangeait pas», et elle ajoute: «Cette double constatation caractérise bien Simone. D'une part une activité cérébrale intense et continue et d'autre part la négligence à peu près totale de la vie matérielle. Déséquilibre ne pouvant aboutir qu'à la mort.

Mais cette solidarité, cette charité active ne suffisaient pas à Simone Weil. Pour étudier du dedans les conditions de vie des ouvriers, leurs souffrances et leurs aspirations, elle résolut de se faire ouvrière. Déconseillée par ses amis ouvriers eux-mêmes, soucieux de sa santé qui ne lui laissait guère de répit, et redoutant son inadaptation à un genre de vie aussi différent de son activité véritable, elle demande un congé d'un an entre comme fraiseuse chez Renault (1933-1934).

Cette vie en milieu ouvrier la marque profondément. Elle se donne entièrement à son travail. Les *lettres à Albertine Trevenon*, la *lettre à une élève*, enfin le *Journal d'Usine* sont des témoignages émouvants et importants de ce «déracinement» volontaire. Dans une de ses lettres, on peut lire: «J'ai oublié que je suis un professeur de philosophie en vadrouille dans la classe ouvrière».

Dans sa vie morale et spirituelle, Simone Weil fut atteinte jusqu'au fond de l'âme par la découverte qu'elle avait faite du malleur et de la souffrance physique, qui peuvent même annihiler la pensée. La fatigue physique intense et inévitable chez une intellectuelle inaccoutumée à ce genre de travaux était encore augmentée chez Simone Weil du fait de sa santé fragile et de ses migraines continuelles. Son séjour chez Renault s'acheva d'ailleurs par une longue et grave pleurésie.

Depuis ce moment, elle se considère comme une esclave. Elle écrira plus tard au Père Perrin: «Après mon année d'usine... j'avais l'âme et le corps en quelque sorte en morceaux. Ce contact avec le malheur avait tué ma jeunesse».

Cependant ce n'est pas là la fin de ses activités sociales et politiques. Simone Weil prit part aux grèves de 1936, fit des conférences et publia des articles dans la *Révolution Prolétarienne*. Elle fut aussi membre d'une organisation pacifiste. Cependant, lorsque la guerre d'Espagne éclata, elle partit, se refusant toutefois à faire usage des armes.

S'étant blessée par suite de sa maladresse, elle fut presque aussitôt évacuée.

Simone Weil n'avait eu jusqu'alors aucune préoccupation religieuse; il n'avait jamais été question de conversion. Le centre de ses pensées était l'homme, le malheureux écrasé par la «pensanteur» et rendu esclave, relégué au rang de chose. Mais en 1938, à Solesmes, elle assista à une cérémonie religieuse qui l'impressionna. A la suite de ce séjour, elle recevait une révélation dont elle parla ensuite en termes mystérieux et obscurs: «J'ai senti à travers la souffrance

³ PERRIN, J. M. et THIBON, G. — *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, Paris, La Colombe, Editions du vieux colombier, 1952, p. 28.

la présence d'une amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé»⁴.

Le très beau prologue à *La Connaissance Surnaturelle* nous décrit cette illumination sous la forme d'une expérience mystique. Elle découvrait aussi les poètes anglais métaphysiques du 17^e siècle et pressentait le sens religieux qu'elle devait leur donner plus tard. Le poème *Love* de Gorge Herbert la transporta d'abord d'admiration, l'emplit ensuite d'extase. Elle le cite dans les *Cahiers du Sud* et, dans une lettre au Père Perrin, elle explique le rôle qu'il joua dans sa découverte de Dieu.

Dès lors, toutes ses préoccupations se comprennent en fonction de sa recherche métaphysique. Ayant quitté Paris lorsque cette ville fut déclarée ville ouverte, Simone Weil arriva à Marseille pour y être atteinte peu après par la décision administrative frappant les Juifs en octobre 1940. C'est ici que se situe sa rencontre avec le Père Perrin qui lui fit prendre conscience de sa position par rapport à l'église catholique, lui permit d'approfondir sa foi. La plupart de ses hésitations et de ses réflexions sur le baptême, ses critiques du dogme et de la religion des Hébreux en résultèrent, mais aussi la prise de conscience de sa situation personnelle «en disponibilité» à l'égard de la volonté divine.

Elle avait connu la vie ouvrière; elle désirait connaître et assumer la condition paysanne. Le Père Perrin l'envoya à Gustave Thibon dans la vallée du Rhône, à Saint Marcel d'Ardèche, où elle découvre le Pater. Le texte grec la transporte et elle le récite chaque jour, d'abord en savourant la valeur esthétique, ensuite en approfondissant le sens religieux.

Le travail des champs l'épuise autant que le travail d'usine. Elle avoue avoir pensé qu'elle était passée sans s'en rendre compte de la vie à la mort, tandis qu'elle se livrait à cette besogne et avoir cru qu'elle était en enfer tant les douleurs la harcelaient, lui faisant presque perdre conscience.

Son séjour à Marseille est occupé par la rédaction d'articles dans les *Cahiers du Sud*, sous le pseudonyme d'Emile Novis. Notons principalement les trois articles sur la civilisation grecque dont *l'Iliade ou le poème de la force*. Dans les causeries au couvent des Dominicains, dirigées par le Père Perrin, elle expliquait les beaux textes grecs et ceux des mystique hindous, en soulignant leur parenté avec le christianisme. Ces commentaires nous sont donnés dans le livre que le Père Perrin a appelé, se référant à une idée essentielle de l'auteur. *Intuitions pré-chrétiennes*, De cette époque datent aussi les exposés qui terminent *l'Attente de Dieu*, faisant suite aux lettres au Père Perrin. Les pensées recueillies et groupées par Gustave Thibon sous le nom *La Pesanteur et la Grâce* sont antérieures au mois de mai 1942. Simone Weil trouvait encore le temps de s'intéresser aux Annamites démobilisés attendant leur rapatriement. D'ailleurs une anecdote donne la mesure de son attention aux autres, quels qu'ils soient: suspecte de Gaullisme, Simone Weil faisait aux policiers qui l'interrogeaient et qui la menaçaient de la mettre en prison, où elle serait avec des prostituées, cette réponse étonnante: «J'ai toujours désiré connaître ce milieu et pour y entrer, je n'ai jamais vu qu'il puisse y avoir pour moi un autre moyen que la prison». Ce qui lui valut d'être libérée comme folle.

⁴ *Idem*, p. 36.

Avant son départ pour l'Amérique, qui eut lieu le 16 mai 1947, ses préoccupations étaient essentiellement d'ordre religieux comme en témoignent les entretiens qu'elle eut avec le Père Perrin au sujet de la grâce, du baptême, ensuite, lorsque le Père Perrin eut quitté Marseille pour Montpellier, les lettres qui forment la première partie de *l'Attente de Dieu*.

Les six mois qu'elle passa en Amérique furent employés à l'assistance aux jeunes filles noires de Harlem, à la rédaction des *Cahiers d'Amérique*, dont la plus grande partie fut incorporée par Albert Camus dans la *Connaissance Surnaturelle*. Pour Simone Weil, ce séjour représente une période d'attente et de déracinement, dans l'espoir d'une mission qui lui permettrait de rentrer en France occupée.

Enfin, elle est appelée en Angleterre en novembre 1942. On lui confie la rédaction d'un travail de pensée: c'est *l'Enracinement*, prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain. Simone Weil travaille démesurément, sacrifiant son sommeil, se privant de nourriture pour partager le sort des Français. Elle supplie Maurice Schuman de l'utiliser à une besogne plus active, mais on refuse de l'envoyer en mission en France à cause de son type ethnique trop facilement reconnaissable. Elle prévoit sa fin et annonce: «L'effort que je fais ici sera dans peu de temps arrêté par une triple limite. L'une morale, car la douleur de me sentir hors de ma place, croissant sans cesse, finira malgré moi, je le crains, par entraver ma pensée. L'autre intellectuelle, il est évident qu'au moment de descendre vers le concret, ma pensée va s'arrêter faute d'objet. La troisième physique, car la fatigue grandit»⁵.

Le 24 août 1943, elle s'éteint, à Ashford, après trois mois d'hospitalisation dans un sanatorium. Certains déplorent l'imprudence et le sacrifice qui firent de sa mort une sorte de suicide, tels le directeur du sanatorium à qui j'avais écrit pour avoir des précisions sur ce qu'avaient été ses derniers jours en ce monde et qui a manifesté son indignation devant cette attitude de passivité envers la maladie.

Telle fut la vie de Simone Weil, dans sa diversité et la multiplicité de ses activités charitables, dans son audace et sa témérité. Si l'on se bornait à cette description insuffisante et superficielle, si l'on ne considérait que l'intellectuelle à préoccupations sociales, l'apprentie ouvrière ascétique et téméraire, on risquerait de se former une idée fausse de cet auteur et de négliger l'exigence intérieure de pureté et de vérité authentique qui sont plus apparentes dans ses confidences chuchotées, dans ses inquiétudes et ses recherches que dans ses actes de bravours et de dévouement. Cette pureté et cette sincérité sont le fond même de l'âme de cette philosophe qui ne prétend pas avoir trouvé, mais avoir cherché, avoir possédé, mais avoir attendu.

Qui était Simone Weil dans son humanité profonde, dans sa sensibilité intime, dans ses faiblesses et ses doutes?

⁵ *Idem*, p. 34.

Quels sont les traits essentiels de son caractère qui ressortent dans sa pensée, les tendances fondamentales qui aboutissent à sa conception personnelle de la destinée, de l'âme et de Dieu?

Simone Weil manifesta très tôt une exigence de pureté, de vérité absolue. Dans *l'Enracinement* elle consacre un paragraphe à la vérité, qu'elle étudie comme un droit. Elle affirme: «Le besoin de vérité est plus sacré qu'aucun autre. Il n'en est pourtant jamais fait mention»⁶.

Elle voudrait instituer des tribunaux spéciaux devant lesquels comparaitraient ceux qui se seraient rendus coupables d'atteintes à la vérité. Elle disait aussi qu'elle préférerait mourir que de trahir la vérité. Dans ses rapports avec autrui, cette exigence de vérité se traduisait par une franchise totale, quelquefois brutale et blessante, ce qui explique les opinions diverses qu'ont eues sur sa personne les êtres qui ne la connaissaient que de l'extérieur.

Dans les dialogues, dans les discussions, Simone Weil était d'une intransigeance absolue. Gustave Thibon nous dit dans son introduction à *la Pesanteur et la Grâce* la fâcheuse impression que lui fit d'abord Simone Weil, présentée à lui comme une jeune agrégée qui désirait s'initier aux travaux agricoles.

Cette intransigeance qu'elle manifestait dans ses jugements et dans ses rapports avec autrui, elle l'appliquait d'abord à sa propre personne. Elle se jugeait sans indulgence, sans aménité, avec une sévérité entière. Elle écrit à Gustave Thibon: «Il se peut que Dieu se soit servi de moi pour vous tirer un peu plus près. Il n'est pas difficile dans le choix des instruments. Il pratique la récupération des déchets»⁷. L'honnêteté sur le plan moral, la sévérité sur le plan intellectuel correspondent dans l'existence quotidienne de Simone Weil à son ascétisme presque intégral, une austérité peu ordinaire. Gustave Thibon a décrit les privations et les mortifications que sa pensionnaire s'imposait. Il a même parlé d'une aspiration à la souffrance. «Elle pensait, nous dit-il- que sa vocation personnelle était d'aller à Dieu à travers le malheur et la néant.

Cette épreuve de la souffrance, physique et morale, permettra à Simone Weil de comprendre les esclaves, les «déracinés»; elle lui inspirera ses plus belles pages sur le malheur, celles de *la Pesanteur et la Grâce*, celles de son étude *L'Amour de Dieu et le malheur*.

Dans son *Autobiographie spirituelle*, lorsqu'elle dépeint l'évolution qui l'a conduite de la charité humaine à l'amour de Dieu, Simone Weil trace ainsi son itinéraire spirituel: conception chétienne du monde, obéissance à la vocation, aspiration à la vérité, désir et *attention* à la vérité, esprit de pauvreté, acceptation à l'égard de la volonté de Dieu et pureté. Cette attitude morale, entièrement chrétienne dès le début, ne pouvait que s'achever en une méditation plus approfondie sur la religion. Elle est sanctionnée par la révélation.

Si l'on recherche le sentiment qui fait l'unité de cette attitude, qui explique la continuité et la persévérance de Simone Weil dans la recherche de la vérité, on trouve inévitablement *l'attente*, cette attente fidèle et tenace qui se vide de tout pour se faire tension, «regard». Le mot *d'attention* revient

⁶ WEIL, Simone — *L'enracinement*, Paris, Collection Espoir nrf, Gallimard, 1949, p. 38.

⁷ PERRIN, J. M. et THIBON, G. — *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, la Colombe, éditions du vieux colombier, colombier, 1952, p. 152.

continuellement dans cette belle lettre où Simone Weil nous donne la clé de son âme: acceptation et attente. Pour Simone Weil, l'attente et l'attention sont deux faces de la même réalité: l'attente étant l'état de celui qui prête attention. Elle confie: «Après des mois de ténèbres intérieures, j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre»⁸.

Voilà définie toute l'existence de Simone Weil: une attente, que ce soit à l'égard d'une idée, d'un être, d'un Dieu. Voilà résolues les contradictions apparentes: révolte et docilité, méfiance et confiance. C'est parce que Simone Weil est attentive à la volonté de Dieu en elle qu'elle exprime toujours ce qu'elle ressent, sans aucune restriction, qu'elle est sévère malgré sa charité si une voix intérieure lui dicte cette attitude. Seul existe pour elle le domaine de l'inspiration. Les écrivains qu'elle loue et qu'elle admire, elle les croit emplis du souffle de Vérité, visités par le Verbe de Dieu. Les idées qu'elle exprime répondent à une exigence d'absolu.

De plus, elle donne une valeur à toutes les idées dans le domaine intellectuel. Ainsi, dans *l'Enracinement*, elle écrit, à propos de la liberté d'opinion: «Il serait désirable de constituer, dans le domaine de la publication, une réserve de liberté absolue, mais de manière qu'il soit entendu que les ouvrages qui s'y trouvent publiés n'engagent à aucun degré les auteurs et ne contiennent aucun conseil pour les lecteurs, Là pourraient se trouver étalés dans toute leur force tous les arguments en faveur des causes mauvaises. Il est bon et salutaire qu'ils soient étalés»⁹. Elle dit aussi: «Il faut accueillir toutes les opinions, mais les composer verticalement et les loger à des niveaux convernables»¹⁰. Cette liberté est chez elle un besoin vital absolu. Dans une lettre à une amie qui se trouve dans *Attente de Dieu*, on peut lire d'autre part. «Le degré de probité intellectuelle qui est obligatoire pour moi, en raison de ma vocation propre, exige que ma pensée soit indifférente à toutes les idées sans exception, y compris par exemple le matérialisme et l'athéisme; également accueillante et également à l'égard de toutes»¹¹. Ainsi, pour Simone Weil, toutes les idées ont une valeur en soi, indépendante même de leur vérité et on doit également les considérer, à ce titre. Ce n'est qu'après les avoir exprimées qu'on pourra conserver les unes, mettre les autres entre parenthèses, selon le critère de la beauté et de l'inspiration et après qu'elles ont subi l'épreuve du «regard». Il semble bien, en effet, que les idées vraies soient celles qui se prêtent à la contemplation, car la lumière jaillit de l'attente. Simone Weil explique elle-même son attitude dans un passage très caractéristique: «Je dois vous donner l'impression d'un orgueil luciférien en parlant ainsi de beaucoup de choses qui sont trop élevées pour moi et auxquelles je n'ai pas le droit de rien comprendre. Ce n'est pas de ma faute. Des idées viennent se poser en moi

⁸ WEIL, Simone — *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 34.

⁹ WEIL, Simone — *L'Enracinement*, Paris, Collection Espoir nrf, Gallimard, 1949, p. 27.

¹⁰ WEIL, Simone — *La Pesanteur et la Grâce*, Paris, Plon, 1948, p. XIII.

¹¹ WEIL, Simone — *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 54.

par erreur, puis reconnaissant leur erreur, veulent absolument sortir. Je ne sais pas d'où elles viennent ni ce qu'elles valent mais à tout hasard je ne me crois pas le droit d'empêcher cette opération»¹².

A la lumière de ces explications, nous pouvons comprendre le caractère apparemment contradictoire de Simone Weil: à la fois orgueilleux et humble, charitable et dur. Ce ne sont pas ses propres pensées et ses propres opinions qu'elle défend avec acharnement. Ce sont les paroles de Dieu en elle. Elle est perpétuellement attendive à la vérité, Dans cette recherche de la vérité, elle n'a pas hésité à embrasser les voies les plus diverses, assumer les tâches qui lui étaient les plus pénibles. Elle définit ainsi la notion de vocation: «Ne pas faire un pas, même vers le bien, au-delà de ce à quoi on est poussé irrésistiblement par Dieu, et cela dans l'action, dans la parole et dans la pensée. Mais être disposé à aller, sous sa poussée n'importe où, jusqu'à la limite (la croix) Etre disposé au maximum, c'est prier pour être poussé, mais sans savoir où...»¹³.

C'est en fonction de cette fidélité à sa vocation, de cette recherche et de cette exigence de pureté et de sincérité qu'il convient d'étudier sa pensée.

Simone Weil étant un des philosophes dont la vie est le plus proche de l'oeuvre, et pour qui les pensées et les actes ne font qu'un, il est nécessaire de bien comprendre les mobiles qui l'ont fait agir pour les retrouver dans les grandes lignes de sa métaphysique. Il est assez fréquent de trouver des hommes qui résolvent les conflits de leur existence d'après leur philosophie, mais ces conflits se présentent rarement. Simone Weil au contraire a vécu chaque instant de sa vie en conformité avec sa philosophie. Lorsqu'il y eut un conflit entre sa sensibilité et son exigence de rigueur et de sincérité intellectuelles, ce furent ses inclinations qu'elle sacrifia, ou plutôt l'impulsion de son esprit qu'elle suivit, car pour elle, nous l'avons vu, la liberté ne consistait pas à choisir mais à obéir à sa vocation. Il en fut ainsi lors de son hésitation devant le baptême, qu'elle désirait, mais dont elle n'avait pas résolu le problème d'une manière satisfaisante pour son intelligence. Il en fut toujours ainsi: sa réflexion sur la vie et sur Dieu alimentèrent constamment sa vie morale et spirituelle. Et c'est en ce sens qu'elle est vraiment originale. Car un saint obéit à sa foi et non à sa réflexion. Rien ne caractérise mieux Simone Weil que sa propre plrase: «La vérité est l'éclat de la réalité. L'objet de l'amour n'est pas la vérité, mais la réalité. Désirer la vérité, c'est désirer un contact direct avec de la réalité. Désirer un contact avec une réalité, c'est l'aimer. On ne désire la vérité que pour aimer dans la vérité»¹⁴.

En notre siècle où la vérité est si souvent trahie, il est bon et sain de relire Simone Weil avec l'attention qu'elle a préconisée «ce regard attentif où l'âme se vide de tout contenu propre pour recevoir en elle même l'être qu'elle regarde tel qu'il est, dans toute sa vérité»¹⁵.

H. Rotheval Rodrigues

¹² PERRIN, J. M. et THIBON, G. — *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, Paris, La Colombe, Editions du vieux colombier, 1952, p. 83.

¹³ WEIL, Simone — *La Pesanteur et la Grâce*, Paris, Plon, 1948, p. 51.

¹⁴ WEIL, Simone — *L'enracinement*, Paris, collection Espoir nrf, Gallimard, 1949, p. 215.

¹⁵ WEIL, Simone — *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 80.